
Introduction

Avec des philosophes, on est sûr
de son affaire : à un moment ou à
l'autre, ils se cassent la figure.
— Althusser, *Philosophie et philo-*
sophie spontanée des savants

S'intéresser aux langues ou au langage ne revient pas forcément, et oblige encore moins, à s'intéresser aux propositions théoriques de la linguistique contemporaine, même dans un cadre assumé de *théorisation* : parmi tous les champs, toutes les disciplines, réels ou envisageables, qui abordent, d'une manière ou d'une autre, les structures et les pratiques langagières, la présumée « nature du langage » ou encore les propriétés des langues particulières, les propositions théoriques actuelles de la linguistique dite « scientifique » ou « descriptive », issues d'une généalogie épistémologique et sociale singulière, ne représentent qu'un choix parmi d'autres dans une vaste gamme de possibilités¹. On peut étudier les langues autrement qu'en se consacrant aux domaines réputés centraux des sciences du langage contemporaines – la phonétique, la syntaxe, la sémantique, la typologie ; étudier ces domaines-là – et ce n'est pas les blâmer que de le dire – n'assure une connaissance approfondie des faits langagiers que sous des angles précis. Nombreux sont les autres angles d'approche qu'on peut imaginer : établir ou critiquer les traductions, inventer des langues artificielles, développer des modèles pour le traitement automatique ou

1. C'est surtout le cas dès qu'on remet en question la frontière nette entre la linguistique « officielle » ou « scientifique » et la linguistique « populaire », comme le fait Stegu (2008).

l'analyse statistique des textes, pratiquer ou étudier la philologie ou la rhétorique... Parmi ces manières d'explorer le langage de façon réflexive, apprendre, *en tant que locuteur*, la langue parlée par une communauté afin de s'y intégrer constitue surtout une manière d'atteindre des connaissances sur la langue d'une grande profondeur, sans engager aucun des outils théoriques de la linguistique.

Pourtant, des savoirs théoriques linguistiques existent. Comment donc bien comprendre leur spécificité, surtout dans leurs aspects structurels, et les façons dont ils construisent les pratiques diverses qu'on rassemble sous les étiquettes «langue» et «langage»? Le présent ouvrage a pour but d'exposer et de défendre une conception de la linguistique selon laquelle les analyses «grammaticales» – terme par lequel j'entends les analyses raisonnées de la structure linguistique, qu'elles soient d'ordre morphosyntaxique, sémantique, ou typologique – sont de nature *herméneutique*, à savoir fondamentalement interprétatives et donc plurielles, ce qui implique qu'on peut les rapprocher, sur le plan épistémologique, des lectures de textes proposées dans le cadre des disciplines interprétatives comme la philologie, les études littéraires, l'histoire, l'exégèse biblique, etc. (voir Rastier 2001)². Le mode d'accès épistémologique du chercheur aux pratiques langagières ne varie donc pas selon que la recherche prend comme objet la structure linguistique – la «langue» ou le «langage» – ou la «parole», les textes et les énoncés. Pour une linguistique des *langues*, voire du *langage*, tout comme pour une linguistique des *textes* (Rastier 2009), le rapport épistémologique entre l'objet étudié et le chercheur est identique. On argumentera dans les pages qui suivent qu'une prise de conscience des dimensions interprétatives et donc plurielles de la discipline, loin de constituer un «obstacle» comme certains le prétendent, devrait plutôt permettre de libérer la recherche grammaticale du carcan d'une épistémologie peu fructueuse, et de faire valoir pleinement l'appartenance de la linguistique aux sciences humaines (chapitre 1)³.

-
2. Payne (2005b, p. 368) fait la comparaison entre une grammaire et «la littérature de non-fiction»; pour Jones (2001, p. 229), la grammaire fait partie de «la littérature créative». Dans le premier chapitre, les traits des disciplines herméneutiques seront précisés. Sur l'herméneutique, voir, par exemple, les perspectives différentes défendues par Gadamer (1996 [1960], 1993), Grondin (2015), Rastier (2009), Ricoeur (2013), Vallée (2012), Vultur (2017) et les travaux réunis par Salanskis, Rastier et Scheps (1997). Bouveresse (1991) aborde, dans des termes généraux, les rapports entre le projet linguistique et l'herméneutique. Formigari (2006) souligne les apports herméneutiques aux sciences de la communication. Itkonen (2019) est à consulter pour une vue d'ensemble précieuse, qui discute des rapports entre l'herméneutique et la grammaire générative. Bègue (1986) traite de l'herméneutique et la pragmatique, Salanskis (2003) des rapports entre l'herméneutique et la linguistique cognitive de Langacker et la sémantique interprétative de Rastier.
 3. En France, c'est surtout François Rastier, à qui les réflexions qui seront développées ici

Le statut herméneutique de la description et de la typologie linguistique sera défendu ici sans revendiquer une approche « idéaliste » des pratiques théoriques qui se déroulent dans le cadre de la linguistique – critique de l’herméneutique, surtout gadamérienne, initiée, comme on sait, par Habermas (1987) –, et plus encore sans consentir à une vision irénique de celles-ci⁴. Le pouvoir social et la domination sont partie prenante de toute activité langagière, y compris les discours métalinguistiques et les démarches de théorisation grammaticale. Effectivement, le cadre herméneutique, enrichi des apports de divers théoriciens, amène à une vision hautement sociale de la fabrication du sens tel qu’il est saisi par les interlocuteurs à l’intérieur des pratiques langagières (Gadamer 1982, p. 125), et du « sens » des constructions théoriques élaborées dans le cadre de la linguistique théorique. Appliquée de manière sérieuse à la sémantique (ambition qui dépasse largement le cadre du présent ouvrage), une vision herméneutique permettrait de se débarrasser définitivement de la conception « mercantiliste » du langage en tant que moyen d’échange d’idées comme on la rencontre, par exemple, chez Locke, conception qui escamote le rôle important des facteurs sociaux dans l’activité langagière (Bauman et Briggs 2003 ; Robillard 2009, p. 171). De façon similaire, appliquée au champ de la théorie grammaticale, le cadre herméneutique restitue, comme on l’explorera au quatrième chapitre, la place importante de la conflictualité dans l’évolution théorique, place que les historiens et les philosophes de la linguistique ont tendance à taire⁵. Tout comme le « sens » des pratiques linguistiques ne dépend pas uniquement des contenus littéraux prétendument véhiculés par les énoncés grâce aux normes consensuelles entérinées dans le « système » grammatical, l’analyse des pratiques théoriques ne peut pas se borner à la seule considération des propositions affirmées en leur sein, mais se doit de prendre en compte les processus et les enjeux socio-idéologiques qui les façonnent.

Il y a plus de vingt ans, Jean-Michel Salanskis (1997, p. 393) estimait que « c’est par exemple du côté de la linguistique que les points de vue de type herméneutique semblent pouvoir revenir aujourd’hui ». Prévision

doivent beaucoup, qui a analysé la structure sémantique et textuelle dans une visée herméneutique.

4. Pour un résumé de la critique habermassienne, voir Aguirre-Oraa (1998). En arguant d’une perspective assez étrangère à la nôtre, Formigari (2006) reproche aussi aux cadres herméneutiques leur idéalisme.
5. Il n’empêche qu’une interprétation herméneutique de la théorisation linguistique telle qu’on la prône ici ne défend pas de dégager les dimensions structurelles de la langue et de la signification, et cela de manière foncièrement matérielle, et donc satisfaisante du point de vue explicatif, car elle les aborde comme des phénomènes profondément historicisés (Romano 2015), où le sens s’identifie avec l’application – vieille thématique d’ailleurs des cadres d’analyse linguistique critiques, comme en témoignent Vološinov (2010 [1929]) ou Lecerclé (2004).

trompeuse, un certain scientisme englobant et fallacieux n'ayant aucunement reculé dans les sciences du langage contemporaines depuis lors. À rebours de tout scientisme, la conception herméneutique de la recherche grammaticale que je prônerai au détour des quatre chapitres qui suivent a un double statut. Tout d'abord, elle a valeur d'*hypothèse empirique* concernant la bonne manière de penser les disciplines grammaticales – c'est-à-dire la manière qui s'avère correspondre le mieux à la pratique de la linguistique telle qu'on la vit. Comme je le suggérerai, une épistémologie herméneutique s'accorde de manière frappante avec la pratique réelle des «sciences» du langage, même si cette épistémologie est aux antipodes de l'idéologie de la science qui régit les courants dominants de la discipline. On arrive ainsi au deuxième statut de la revendication du caractère herméneutique de la grammaire, qui vaut aussi comme *affirmation normative*, enracinée dans l'appartenance de la linguistique aux «sciences de l'homme», et renouant avec des courants parfois très anciens de l'histoire de la discipline. Les pages qui suivent feront valoir la proposition selon laquelle la linguistique se doit d'assumer son caractère herméneutique, et qu'une telle prise de conscience aurait des conséquences salutaires pour l'épistémologie de la discipline, tout comme pour le déroulement de l'analyse sémantique, grammaticale, et typologique.

En défendant une conception herméneutique de la recherche linguistique, je rejoins la prescription de Sylvain Auroux :

Il est un principe qui paraît au plus haut point devoir guider tout travail philosophique sur les sciences, c'est celui auquel nous avons [...] donné le nom de *réalisme épistémologique*. Il consiste à partir de la réalité des sciences telles qu'elles se pratiquent et telles qu'elles évoluent dans le temps. Il n'y a aucune raison pour que les objets réels, historiques et culturels, que sont les disciplines scientifiques, correspondent à des types idéaux. (Auroux 1998, p. 137-138)

Or, la propriété la plus saisissante des sciences du langage telles qu'on les pratique, c'est leur diversité. Je me propose donc de penser l'épistémologie des théories linguistiques en prenant comme point de départ le *pluralisme descriptif et théorique* dont fait preuve la discipline. Que deviennent les ambitions théoriques traditionnelles de la linguistique, une fois admise l'idée selon laquelle différentes analyses d'un même phénomène grammatical ou sémantique peuvent coexister? Si cette coexistence est bien acquise parmi les linguistes sur le plan pratique, elle est loin d'être intégrée au niveau métathéorique, malgré les tentatives bienvenues d'auteurs comme Philippe Blanchet (2007; 2012). La linguistique sait très bien penser la diversité *linguistique*, tout en se trouvant démunie devant la diversité *théorique*, pensable seulement, hors de certains îlots disciplinaires, sur le modèle concurrentiel des sciences de la nature

(recherche de l'hypothèse la plus satisfaisante pour rendre compte d'un phénomène donné, rejet des autres candidats), qui convient manifestement mal à l'étude de la langue. Comment, au demeurant, concilier les motivations honorables de cette épistémologie scientifique – un souci du réel, assorti très souvent de la volonté de ne pas imposer aux langues des cadres d'interprétation étrangers – avec l'appartenance irrécusable de la linguistique aux *Geisteswissenschaften*? Par quels critères la recherche linguistique se juge-t-elle si on abandonne une conception concurrentielle de la démarche théorique, selon laquelle les modèles théoriques sont strictement hiérarchisés selon leur adéquation explicative? Quelle finalité attribuer à la recherche linguistique, si cette dernière ne vise pas la détermination, une fois pour toutes, de la théorie explicative des faits langagiers? Comment valider la richesse, l'imagination et la force explicative réelle des divers modèles linguistiques actuels, en évitant les affirmations de «scientificité» qui s'avèrent vite dépassées par des arguments un tant soit peu rigoureux?

À travers une investigation de la typologie (chapitre 2) et de la sémantique (chapitre 3), on essaiera de mettre au jour certaines propriétés herméneutiques, mal comprises et souvent même inaperçues, de la description et de la théorisation linguistiques, toujours dans le but de rendre compte, de manière plus satisfaisante, de l'activité savante dans cette discipline. Aux recherches récentes en épistémologie de la linguistique ainsi abordées, on ajoutera dans le dernier chapitre une étude de certaines questions soulevées dans la critique «idéologique» de la linguistique contemporaine. Cette démarche, peu habituelle, présente l'intérêt de dépasser une interprétation interne, «épistémocentrique» de la linguistique, centrée sur ses enjeux intellectuels assumés, en permettant d'aborder l'activité théorique menée au sein de la discipline à l'aune des réalités socio-idéologiques dont le travail de recherche est tributaire, parfois à son insu. En se débarrassant ainsi de l'illusion de la conception immaculée des idées linguistiques – ce principe rarement assumé mais souvent mis en œuvre selon lequel la logique «interne» des idées linguistiques prime comme explication essentielle des évolutions théoriques –, et en réunissant deux littératures scientifiques bien souvent disjointes, on ouvre la voie à une compréhension autre de la complexité des objets épistémologiques et textuels que sont les théories grammaticales.

